

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest FRICHE

Bonheur et Vérité (Méditation  
philosophique)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 16, p. 110-116

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Bonheur et Vérité

Un peu de philosophie plairait-elle aux lecteurs des «Echos» ? Pourquoi pas ? Je me hasarde timidement, nonobstant que je sache combien ce sujet défraie peu les conversations : en est-il pourtant de plus riche et de plus élevé ? D'aucuns trouveront plus utile d'abaisser les yeux vers la réalité, au lieu de les élever vers les idées pures ; à ceux-là je dirai : c'est très vrai, mais l'un n'exclut pas l'autre, bien au contraire ! Rien ne peut mieux disposer à juger à leur valeur véritable les réalités de ce monde, qu'un regard profond jeté sur l'idéal. Si, toute pleine encore des reflets merveilleux de cette contemplation, notre vision, se reportant sur la surface de notre pauvre globe, est blessée, désappointée, écœurée même par les lacunes, les platitudes, les maux qui concrétisent cette « vallée de larmes » eh bien, n'est-ce pas là une impression féconde et salutaire ? Plus l'étude approfondie des choses aura développé en nous le sentiment vivace de cette formidable antithèse entre le plan idéal de l'humanité et la réalité si éloignée de ce plan, plus nous serons amenés à chercher le règne de l'idéal autre part, dans le mystérieux au-delà de ce que nous appelons si improprement la vie, et si nous avons le bonheur d'être chrétiens, le cœur, la raison et la foi vont se rejoindre et s'harmoniser dans une admirable symphonie de tout notre être.

La science envisagée comme l'élément le plus noble et le plus adéquat du bonheur de l'homme, tel sera le sujet de ces quelques réflexions : incomplète analyse, courte paraphrase de ces deux termes de comparaison qu'il s'agit de mettre en relief : 1° Quelles exigences l'étude de la nature humaine fait-elle découvrir sur le bonheur dans la science ? 2° Quelle part de réalisation effective la vie terrestre peut-elle en procurer ? Si le parallèle de ce qui est avec ce qui devrait être accuse une disproportion énorme, torturante pour notre invincible besoin d'ordre et d'harmonie, où donc chercher la solution de la cruelle énigme ? Ce sont là questions, ce me semble, du plus passionnant intérêt.

D'abord, est-il sujet plus actuel, je dirai plus « ironiquement »

actuel que le bonheur de l'homme ? Jamais plus qu'à notre époque, les hommes se sont acharnés à la poursuite d'un chimérique bonheur terrestre, jamais aussi la Providence ne leur a infligé de plus sanglantes désillusions : car on n'avait point vu encore d'aussi sinistres lueurs de cataclysme éclairer un plus lamentable « fiasco » du désir de jouir... Ah ! c'est qu'il y a, de la vraie notion et de la vraie recherche du bonheur, de nombreuses et funestes contrefaçons. Un de ces géants des idées, dont le génie, éclos dans la période la plus lumineuse du moyen-âge, s'est alimenté aux sources profondes de la sagesse antique revivifiée par le souffle chrétien, a exprimé sur le bonheur des notions d'une pénétration et d'une élévation splendides : c'est Saint Thomas d'Aquin ; interrogeons-le.

Il y a dans sa métaphysique deux petits mots, deux concepts très simples, qui parcourent tous les domaines de la philosophie et l'illuminent de toute la richesse de leur universalité, notions vraiment géniales empruntées à Aristote : ce sont l'acte et la puissance : clefs indispensables du coffre-fort souvent impénétrable de la réalité.

L'acte et la puissance, aussi universellement applicables que l'être lui-même qu'ils divisent, interprètes nécessaires de toute espèce de mouvement de tendance dynamique ; la puissance : principe de possibilité, de réceptivité, d'imperfection foncière ; l'acte : principe de réalisation, d'action, de perfection. Est-il un être si complet et si « totalisé » eu lui-même qu'il n'ait aucune susceptibilité de perfectionnement ni dans sa nature, ni dans son opération : c'est Dieu, l'Acte Pur, dont la perfection infinie découle précisément de cette qualité d'acte pur. Au-dessous de cet Etre unique, s'étagent en degrés successifs de l'ange à la matière première, la hiérarchie incommensurable de ses créatures, composées d'acte et de puissance du fait même de leur création. En elles, selon une gradation continue et une échelle descendante, la participation de l'acte diminue en sens inverse de celle de la puissance : tel un foyer ardent émane autour de lui une quantité de chaleur inversement proportionnelle à la distance. Tout être créé comporte aussi, en fonction de la dualité de puissance et d'acte, une autre dualité fondamentale et bien tranchée : c'est celle de nature et d'opération. Ainsi la créature existante, en acte par rapport à sa nature, peut-être radicalement en puissance vis-à-vis de l'opération.. Or, toute puissance recherche et postule son acte, toute capacité sa réalisation, toute inchoation son achèvement. L'opération est le complément

de l'être, son épanouissement dynamique. Elle tend toujours vers une fin, et cette fin coïncide avec la forme ou la nature. **Finis et forma convertuntur.** Dans ce sens on peut dire qu'agir, c'est se faire, se réaliser, s'achever. Voilà pourquoi l'opération est une tendance foncière de l'être, une condition absolue de sa perfection et de son repos dans la perfection.

Qu'en est-il de l'homme ? Cette loi ontologique de la tendance à l'achèvement dynamique de son être, prend chez lui une manifestation psychologique spéciale, recluse dans les profondeurs obscures de la conscience : ce n'est autre chose que la tendance au bonheur. Besoin universel et invincible, sentiment indéfinissable et puissant, fauteur d'illusions toujours déçues

et d'appétits sans cesse renaissants, qu'est-ce donc que cet appel incoercible de tout notre être vers le bonheur ? Que demande-t-il donc que rien ne le peut satisfaire, et que les vains objets jetés en proie à ce perpétuel affamé, ne servent qu'à aiguïser son étrange voracité ?

Étudions-le de plus près, et examinons quelle est la notion spécifique du bonheur naturel de l'homme. Achèvement dynamique de la nature, avons-nous dit : mais quelle est la nature spécifique de l'homme ? La réponse est simple : c'est l'intelligence qui caractérise l'homme et l'élève à une immense supériorité au-dessus de sa nature générique animale. C'est donc vers le perfectionnement et l'opération la plus haute de cette faculté que convergent en dernière analyse les tendances dynamiques, conscientes ou inconscientes, de l'être humain. Vivre par l'intelligence, telle est la pure substance du bonheur de l'homme. Que cette affirmation n'engendre pas une regrettable équivoque, due aux inconvénients inhérents à l'abstraction obligée de découper artificiellement la réalité complexe pour la mieux embrasser. L'intelligence n'est pas le tout de l'homme — animal raisonnable —, et il serait trop commode et trop simpliste de supprimer d'un trait de plume l'animalité humaine avec son cortège d'exigences, devenues malheureusement les plus tapageuses depuis le drame du Paradis terrestre. Ce serait donc antihumain de refuser aux potentialités inférieures l'exercice de leur acte ; mais en vertu de la loi anthropologique de subordination de l'inférieur au supérieur, elles sont limitées et ordonnées à l'exercice de la faculté culminante : l'intelligence. Placer dans l'actualisation de l'intelligence l'essence du bonheur humain, ce n'est donc pas nier sa complexité plus étendue, c'est en préciser la notion spécifique et seule véritable. Celle-ci peut

encore être serrée de plus près, et atteindre son maximum de détermination abstraite dans la définition suivante : L'acte le plus parfait de la faculté la plus parfaite vis-à-vis de l'objet le plus parfait : en d'autres termes : la contemplation du divin. Mais pour ne pas sortir de notre cadre, tenons-nous en à une formule plus large du bonheur intellectuel : l'actualisation de notre capacité intellectuelle par l'acquisition de la science et la contemplation de toute vérité accessible à notre esprit. L'idéal commence à se dessiner, et de des principes si clairs déjà posés par Aristote, jaillit une lumière intéressante sur l'idée du bonheur humain. Mais on voit immédiatement que ses exigences sont immenses, inattendues, et débordent d'une distance presque infinie les grossières jouissances sensibles. Que l'on médite un peu sur ce que représente le postulat du bonheur intellectuel : l'acquisition de toute science, capable de combler notre capacité naturelle de connaître ! Quelles limites objectives poser à une faculté dont l'objet est l'être universel, donc tout ce qui est ? L'intelligence humaine, toute en puissance à son aurore, n'est-elle pas presque un infini de capacité, un vide béant dans les profondeurs de notre être, une affamée dont l'appétit ne connaît point de bornes ? A vrai dire, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer, dans l'hypothèse de la béatitude naturelle, les conditions requises pour la mise en acte totale, complète, et béatifiante, de notre intelligence. Mais il est certain que, tant que ne sont pas atteintes les bornes du savoir subjectivement accessible à l'esprit, tant que du fond des problèmes résolus jaillissent de nouveaux mystères à résoudre, tant que des pourquoi surgissent et se surajoutent devant son avide curiosité, le bonheur, non encore obtenu, fuira comme un mirage décevant.

Voilà défini, en quelques traits sommaires notre premier terme de comparaison: **l'idéal** ; jetons maintenant un regard sur le second : la pauvre, banale et vraiment écœurante **réalité** d'ici-bas. Dans la conquête de la vérité, on peut considérer trois éléments qui concourent différemment et de concert : le **sujet**, l'**objet**, le **mode**. Ce triple point de vue va nous servir de guide dans l'examen de la part de réalisation terrestre du bonheur intellectuel.

Il y a autant de sujets capables de ce bonheur, et en quelque sorte y ayant droit, que l'humanité compte d'individus.

Belle, mais ironique audace de la théorie, devant la mesure presque absurde d'application ! Comptons-les, même en notre siècle de lumières, les hommes qui vivent surtout par l'intelligence

et goûtent aux joies de la science ! Quelle proportion bien infime, presque négligeable, reconnue à première vue, même sans faire appel aux précisions de la statistique...

Plus restreint encore, presque infinitésimal, le nombre des génies créateurs qui reculent les bornes du savoir. En regard de cette minorité de privilégiés, mettez le reste de l'humanité : Les uns, attelés à un travail de glèbe, arrachent à la terre rebelle la subsistance du monde ; d'autres, dans les fumées noires de l'usine, livrent au commerce et à l'industrie les produits d'un abrutissant labeur ; d'autres enfin, moins astreints à un tel déploiement de forces physiques, éparpillent les instants de leur vie active dans les banalités routinières d'une multitude de professions qui ne mettent à contribution qu'une culture minime et ne développent que l'esprit pratique; tous en définitive, privés de l'activité la plus noble et la plus béatifiante d'activité principalement intellectuelle ; et, ce qui est pire, un grand nombre dépourvus même de toute curiosité élevée, car leurs facultés atrophiées par le non exercice en sont devenues incapables, des hommes n'ayant plus même le sentiment de ce qui fait la plus haute dignité de l'homme... Comment ne pas éprouver un serrement de cœur, si l'on se prend à réfléchir sur le résidu des préoccupations et des conversations les plus ordinaires : Otez la part des banalités « météorologiques » et autres, de l'opportunisme, franc ou déguisé, du dénigrement du prochain, par la narration des mille et une manières où il n'a pas le don de vous plaire, que sais-je encore... Que restet-il pour tels pensées élevées, les préoccupations spéculatives, l'attrait des connaissances qui débordent le petit et mesquin horizon de nos intérêts, voire-même celles de choses religieuses ? Peu, ridiculement peu, dirai-je, en le confrontant avec le principe dûment acquis par le philosophe : que la pure substance du bonheur humain, c'est vivre par l'intelligence. Mais pourquoi s'insurger contre les nécessités de la vie, dira-t-on ? Et c'est vrai, ce sont en grande partie les exigences de la vie sociale de tous les temps, qu'il faudrait accuser de ces considérables lacunes. Mais comment en les constatant, ne pas se dire, sans même faire un subtil jeu de mot : Quelle énigme que la vie qui prive tant d'hommes de la vie...

Les prétentions théoriques du bonheur intellectuel, qu'il a tant fallu rabattre dans la considération pratique du **sujet**, seraient-elles plus heureuses vis-à-vis de l'**objet** ? En d'autres termes, existe-t-il une élite de penseurs qui ont dévoré tous

les mystères de la science, et jouissent d'une contemplation que ne ternit aucune curiosité non satisfaite ? Ici aussi, une vaste déception nous attend. Constatation bien réfrigérante pour l'orgueil humain : le savoir augmente sans cesse grâce au labeur de ses coryphées, mais avec l'étendue de la science, grandit aussi celle de l'ignorance consciente, des mystères nouveaux. La nature frustrée d'un de ses secrets, se venge en découvrant vingt autre énigmes jusqu'alors insoupçonnées. Pascal n'a-t-il pas dit ces fortes paroles, soulignées par les découvertes des plus grands savants contemporains, tels que le mathématicien philosophe Poincaré :

« Nous sommes sur un milieu vaste et incertain, toujours flottants entre l'ignorance et la connaissance, et si nous pensons aller plus avant, notre objet branle et échappe à nos prises, il se dérobe, et fuit d'une fuite éternelle : rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'approfondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes <sup>(1)</sup>. »

Après 23 siècles de progrès, la science peut répéter hardiment la boutade de Socrate « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ». Tout le monde ne se doute pas en effet de la profondeur de cette parole. Il existe une ignorance béate et stupide qui croit tout savoir parce qu'elle est inconsciente d'elle-même : tel l'habitant d'une vallée encaissée, qui, n'en étant jamais sorti, croirait le monde entier contenu dans les bornes étroites de son horizon. Voilà bien une étrange antithèse : il faut beaucoup de science pour savoir qu'on ne sait rien, c'est-à-dire infiniment peu en regard de ce que l'on sait ignorer. Voilà aussi la raison profonde de l'humilité presque générale des célébrités scientifiques, non moins que de leur docilité à accepter les enseignements de la foi, tandis qu'il n'y a pas de gens plus entichés de leur savoir ni plus rebelles au surnaturel, que les hommes de demi-culture, les demi-savants. Que l'on examine un peu le monde intellectuel, et l'on sera frappé de l'extension incroyable du régime de l'incompétence, qui s'arroge insolemment le droit de juger de tout d'une façon aussi tranchante qu'inexacte. La curiosité orgueilleuse, plutôt que de s'avouer

(1) Pensées.

ignorante, préfère se contenter d'un leurre de savoir, d'un « bluff », pour parler le langage moderne : triste déchéance de l'usage, si noble et si élevé en lui-même, de l'intelligence humaine ! Ainsi donc, envisagé du côté de son objet, la théorie du bonheur intellectuel ne rencontre dans les conditions présentes qu'un fantôme d'application, fantôme souvent recouvert d'oripeaux ridicules.

Poussons plus loin notre examen. Admettons qu'une infime minorité de génies laborieux aient parcouru tous les domaines actuellement explorés du savoir humain — chose impossible à cause des nécessités de la spécialisation —, supposons-le cependant, et demandons nous si le **mode** d'acquisition et de possession de ce relatif bonheur intellectuel, répond à peu près à l'idéal, que nous serions en droit d'atteindre. Ce point de vue comme les autres du reste, est trop large et trop riche pour que ces courtes lignes pussent avoir d'autre prétention que celle d'en effleurer, par le menu, quelques aperçus principaux. Ici aussi, surgissent de toutes parts les lacunes et les imperfections. les unes tenant, il est vrai, à l'imperfection de la nature humaine ; mais elles se présentent accentuées et aggravées de telle sorte qu'il en faut venir, pour en assigner la cause, à la ressource pascalienne et chrétienne, l'idée d'une déchéance primitive.

(à suivre)

Ernest FRICHE.

On se sert de la raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences, et on devrait au contraire se servir des sciences comme d'un instrument pour perfectionner sa raison ; la justesse de l'esprit étant infiniment plus considérable que toutes les connaissances auxquelles on peut arriver par le moyen des sciences les plus véritables et les plus solides.

(*Logique de Port-Royal*).